

Libretto

JAMES OLIVER CURWOOD

DEVENIR
UN HOMME

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
LOUIS POSTIF

libretto

Titre original : *A Gentleman of Courage*

© Éditions Libretto, Libella, Paris, 2024.

ISBN : 978-2-36914-905-7

Les pionniers

Daniel Gourdon portait en son cœur l'amour de Dieu et, dans ce coucher de soleil de juillet qui dorait les solitudes canadiennes, tout semblait exalter sa croyance et sa foi. Fils et petit-fils de coureurs de rivières et de bois, Daniel avait hérité de leur humeur aventureuse, et c'était seulement dans les endroits sauvages et silencieux qu'il se sentait en accord parfait avec la nature, en une sorte de communion que n'approuvaient pas sans réserve ses bons maîtres, les pères de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Près de lui, Josette, sa femme, délicate et lasse, exposait sa tête brune aux derniers rayons du jour, priait doucement pour qu'ici se terminât ce voyage accompli tout le long du Saint-Laurent et de la rive inhabitée du lac Supérieur. Si le Ciel leur permettait enfin de s'arrêter dans ce véritable paradis, elle se promettait de ne plus voyager jusqu'à la fin de sa vie.

Derrière eux, au bord d'un petit ruisseau issu de l'ombreuse et fraîche forêt, un garçonnet infatigable, à quatre pattes sous les fougères, cherchait des fraises sauvages.

Indiquant le paysage qu'ils dominaient, l'homme remarqua :

« On pourrait presque croire que le grand lac est vivant et qu'il vous tend la main.

– C'est vrai : on dirait cinq doigts d'eau étendus vers la terre », confirma Josette en s'asseyant sur une grosse pierre. « C'est dommage, à mon avis, qu'il n'y ait pas quatre doigts et un pouce. »

Ainsi fut nommé l'endroit où ils se trouvaient, et jusqu'à ce jour il a conservé ce nom de Cinq-Doigts.

Le gamin apporta des fraises à sa mère ; l'homme grimpa sur un escarpement de rocher, se fit un porte-voix de ses mains, et lança une série d'appels auxquels une réponse parvint d'assez loin parmi les sapins et les baumiers ; au bout d'un instant, Dominique Beauvais émergea à grands pas du fourré au bord de la pente ; son visage barbu s'épanouissait d'espérance, et sa petite femme, Marie, haletait pour se maintenir à son côté.

Quand ils furent réunis, Daniel Gourdon embrassa l'horizon d'un geste large :

« Voici un bon endroit pour vivre, dit-il. C'est juste ce que nous cherchions. »

Dominique l'approuva avec enthousiasme. Les femmes sourirent. Tous se retrouvaient heureux. L'enfant cueillait des fraises : ce gosse-là avait toujours un trou à combler.

En retournant au campement qu'ils avaient établi deux heures plus tôt, Daniel Gourdon déposa un baiser sur les cheveux lisses de sa femme et entonna un chant de marinier appris sur les genoux de son grand-père. Dominique fit chorus avec lui. Le sourire des femmes devint plus doux et leurs yeux plus brillants ; elles semblaient avoir oublié leur fatigue devant la promesse d'un toit.

Ce soir-là, après souper, installés devant un feu de bouleau qui dissipait les ombres, tous ensemble firent des

projets et, longtemps après que Joe, le garçonnet de neuf ans, se fut enroulé dans sa couverture pour dormir, malgré l'assoupissement qui alanguissait les yeux des femmes, Daniel et Dominique continuèrent à fumer pipe sur pipe en construisant et reconstruisant les maisons de leurs rêves.

Jeunes et heureux, ils se voyaient, au prochain lever du soleil, plongés en plein dans les réalités depuis longtemps rêvées ; lorsque, enfin, Josette s'endormit, la tête appuyée près de celle de son fils, ses lèvres rouges, qui n'avaient rien perdu de leur fraîcheur malgré sa maternité et cette longue randonnée, s'attendrissaient dans un bonheur nouveau et paisible.

Tandis que Daniel et Dominique continuaient à fumer en esquissant leurs songes d'avenir, la lune, se levant sur les cimes dorées de la forêt, leur souhaita la bienvenue, puis le vent du lac leur arriva plus doux et plus frais, et, enfin, de très loin, leur parvint une note des solitudes qui les fit frémir, le hurlement des loups.

Dominique écouta et vida la cendre de sa pipe dans la paume de sa main.

« Où l'on entend des loups on rencontre du gibier, et où il y a du gibier on peut poser des trappes », dit-il.

À ce moment, une note étrangement musicale et significative interrompit le silence nocturne et éveilla un écho profond et murmurant, vague et lointain, qui leur fit battre le cœur.

« Un navire ! murmura Daniel.

– Oui, un navire ! » répéta Dominique, se soulevant à demi pour mieux entendre.

Car ceci se passait il y a quarante ans, à une époque où, sur la rive du lac Supérieur, le cri des loups sous bois s'entendait plus fréquemment que le sifflet d'un navire au large.

Nos pionniers s'endormirent. La lune grimpa dans le ciel jusqu'au-dessus de leurs têtes. La horde hurla, décrivit des cercles, se rapprocha et se tut une fois la proie abattue. L'ombre moelleuse frémissait et vibrait de vie. Des créatures au vol muet surgirent et s'évanouirent comme des fantômes. Des prunelles luisantes observèrent le campement endormi. Un porc-épic le traversa en émettant sa plainte ridicule. Un daim le flaira, frappa du sabot et siffla. Des murmures passèrent dans les cimes obscures des sapins. Des pattes de velours glissèrent au fond des cavernes et des petits oiseaux, silencieux dans la journée, susurrèrent leur cri timide au clair de lune.

Un rayon de cette clarté nimba la figure de Josette d'une beauté presque surnaturelle. L'enfant rêvait ; Daniel dormait, la tête appuyée sur son coude. La barbe de Dominique pointait vers le ciel, hirsute et sauvage, comme s'il était mis en posture de défendre de tout mal la petite femme lasse allongée près de lui.

Ainsi la nuit se passa et l'aurore apparut. Ils s'éveillèrent au babillage d'une multitude d'écureuils roux vaquant à leurs petites affaires dans ce coin du monde encore à l'abri de l'homme.

En ce premier jour de leur vie nouvelle, Daniel et Dominique enfoncèrent leurs haches au cœur des cèdres odorants dont ils devaient construire leurs habitations à Cinq-Doigts. Mais d'abord, ils examinèrent soigneusement les horizons de leur domaine.

La forêt s'étendait derrière eux sur une série de hautes crêtes et de ravins rocailleux où se dissimulaient des prairies et des marécages. Ce pittoresque soulèvement de terrain tourmenté se prolonge depuis le rivage du lac Supérieur jusqu'à la mince bande de domaines fermiers canadiens qui borde le Pacifique. Bigarrée de noir, de vert et de

pourpre, par ses baumiers, cèdres et sapins, argentée et dorée par ses peupliers et bouleaux, tachée de rouge par les sorbiers, cette forêt, avec ses mamelons et ses creux, brillamment éclairée aujourd'hui par le soleil, paraissait sombre et mystérieuse par temps couvert et orageux. De ces retraites obstruées par la glace et la neige en hiver devaient jaillir au printemps des cataractes rugissantes. Le cœur de Daniel bondissait à cette idée, car il aimait le tonnerre des torrents déchaînés, la musique de l'eau sur un clavier de roches.

Au sommet de la plus longue des cinq anfractuosités plantées comme des doigts d'un demi-kilomètre dans les falaises de la côte, ils choisirent l'emplacement de leurs cabanes. Au pied de ces murailles s'entendait vaguement la plainte du ressac, la mer n'étant jamais tranquille, même en l'absence de tout vent. Mais le long doigt d'eau, étroit et tordu, comme brisé à la jointure, formait un étang paisible. Sur cette eau glauque et argentée se posaient les mouettes, dont les cris semblaient souhaiter la bienvenue aux constructeurs de foyers, et la grève conservait les empreintes nombreuses d'oiseaux et de bêtes qui venaient jouer, se laver ou boire à cet endroit.

Entre cette anse tranquille et les fraîches retraites de la forêt s'étendaient de vertes prairies plates ou en pente. Au point le plus élevé de cette étroite bande, de cette sorte de parc, à l'ombre même de la forêt, Daniel et Dominique délimitèrent leurs lots de terrain et déterminèrent l'emplacement des troncs qu'ils abattraient dans l'après-midi.

Les journées passèrent. À chaque aurore, le chœur des écureuils roux saluait le lever du soleil ; au cours des heures suivantes résonnaient les haches et les voix d'hommes libres construisant avec amour leur abri familial. Daniel chantait

comme faisait son grand-père au temps jadis, et Dominique aboyait au refrain comme un chien donnant de la voix.

Les rires des femmes s'élevaient de concert avec les gazouillements des oiseaux. Josette et Marie redevenaient fillettes, et à chaque instant le gamin les conduisait à de nouveaux coins remplis de fraisiers, qu'il venait de découvrir entre les rochers et les hautes herbes.

Cette invasion de vies humaines était une nouveauté dans la vie sauvage, et pendant longtemps le gros gibier se tint à l'écart, écoutant, effrayé et subjugué. Mais les oiseaux et les écureuils lui donnèrent l'exemple du courage, et il revint peu à peu, curieux, timide et amical. Le daim descendit de nouveau boire au crépuscule et les élans se raclèrent les cornes sur la crête. Des oiseaux vinrent manger des croûtes presque dans la main de Josette. Les geais approchaient pour crier leur défi, comme des Indiens sauvages ; les grives et les fauvettes chantaient à plein gosier ; et vingt fois par jour, Daniel s'arrêtait dans son travail pour dire :

« Voici un endroit où il fera bon vivre, avec la mer par-devant et la forêt par-derrière. »

Ce qu'il appelait la mer, c'était le lac Ontario, et deux fois au cours de la première semaine, ils distinguèrent sur son immensité brumeuse des points blancs qui étaient des voiles de navires.

Tronc sur tronc, la première cabane s'éleva et le toit était à peine posé que Josette et Marie plantaient tout autour des liserons et des églantiers ; elles creusaient dans les bois au pied des bouleaux et des peupliers pour trouver des racines de violettes, ou cherchaient des jacinthes dans les prairies basses. Une heure avant le crépuscule, la journée finie et le souper avalé, elles accompagnaient leurs hommes pour examiner les terres fertiles où, au printemps suivant,

elles planteraient des pommes de terre et sèmeraient des carottes et des navets.

Le mois d'août était venu quand les deux cabanes furent achevées. De dimensions restreintes, elles paraissaient jolies et confortables comme des colombiers.

Dans les yeux de Josette et de Marie brillait un regard sérieux : elles redevenaient des ménagères, sans beaucoup d'ustensiles, mais dans un monde plein de rêves d'avenir. Et elles se réjouissaient de voir mûrir les fruits sauvages, les framboises si abondantes que les ours qui s'en repaissaient devenaient des boules de graisse, les cassis dans les rocailles, et partout sur les coteaux les grands pruniers sauvages et les sorbiers dont aux premières gelées on pourrait cueillir les fruits pour faire des confitures.

Aussi, un beau jour, Dominique se mit en devoir de tracer une piste jusqu'à l'établissement commercial le plus proche, situé à une trentaine de kilomètres ; et par la suite, à tour de rôle, les hommes accomplirent le voyage, partant à vide et revenant avec une soixantaine de livres sur le dos. Alors les fruits furent mis en confitures ou en conserves, si bien que Daniel et Dominique commencèrent à taquiner leurs épouses en leur demandant si elles avaient l'intention de les métamorphoser en ours en les faisant dormir tout l'hiver et vivre sur leur graisse. Cette plaisanterie rappela à Josette l'utilité des chandelles, et au mois de septembre, ayant tué deux ours, ils en fabriquèrent plusieurs centaines.

Aux premières gelées d'automne, Daniel rabâchait plus que jamais : « Voici un bon coin où il fait bon vivre. » Et Josette et Marie se levaient chaque matin avec une joie et un étonnement nouveaux dans les yeux, car ces premiers froids peignaient les crêtes, les vallons et la forêt entière d'une débauche de couleurs inconnues à Sainte-Anne.

Le souffle précurseur de l'hiver se faisait sentir la nuit. Les piles de bois à brûler, accumulées par Daniel et Dominique près des portes des cabanes, grandissaient de jour en jour. Le carnaval de couleurs ne tarda pas à disparaître. À part les arbres à verdure persistante, tous les autres dénudèrent leurs troncs rugueux et leurs branches cagneuses. Les vents se déchaînèrent sur la solitude, la plainte du lac se heurtant aux falaises devint plus distincte et s'accrut par instants en un rugissement continu.

Mais ces changements n'effrayaient point Daniel ni ses compagnons. L'hiver canadien formait, après tout, le noyau de leur existence, avec ses longs mois d'aventure et d'émotion, de neige profonde et de cuisantes rafales sur les lignes de pièges, avec le poêle rougi à blanc et les longues soirées d'intérieur où l'on raconte les événements du jour, autour de la table, où l'on apporte un appétit aiguisé par le vent hurlant du nord.

En cette saison surtout, ils n'auraient voulu changer leur situation pour aucune autre au monde, alors qu'une note nouvelle se révélait dans le hurlement du loup et que les renards affamés venaient glapir la nuit au bord de la clairière. L'appel impressionnant de l'élan flottait dans l'air glacé du soir tranquille, et les ours se cherchaient une tanière. Les oiseaux chanteurs s'en allaient l'un après l'autre, laissant les geais à la traîne, et les corbeaux se réunissaient en bandes, tandis que dans les fourrés et les prairies les lièvres à raquettes passaient du brun au gris et du gris au blanc.

Tous les êtres chasseurs étaient en alerte, depuis le loup, le renard et l'hermine proscrite jusqu'au hibou et au chat pêcheur à face de chien. Au mois de novembre, Daniel et Dominique plongèrent leurs pièges dans la graisse d'ours chaude et attendirent avec impatience la première chute de neige.

Elle se produisit pendant la nuit, si doucement que personne n'entendit rien : le monde était tout blanc quand le petit Joe sortit du lit, à l'aurore, pour aller visiter ses collets à lièvres à l'orée du bois.

Tel fut le début de leur premier hiver à Cinq-Doigts, un hiver froid et sec ; et pas un jour ne se passa sans qu'un quartier d'élan ou d'autre gros gibier fût accroché derrière les cabanes. La chasse aux pièges donnait de bons résultats et la provision de fourrures grandissait de semaine en semaine, si bien que Daniel et Dominique juraient maintenant à l'unisson qu'ils avaient découvert le paradis terrestre, et, chaque jour, ils se promettaient d'offrir, au printemps, de nouveaux cadeaux à Josette et à Marie.

La neige s'amoncela et le lac se figea. En janvier il faisait trente degrés au-dessous de zéro.

Josette appelait cela « le monde blanc », et par instants tous s'en amusaient comme des enfants. Vint la Noël, suivie du Nouvel An, puis l'anniversaire de Marie, et on passa des soirées à conter des histoires autour du poêle crépitant, dans l'une ou l'autre des cabanes.

Daniel et Dominique construisirent des toboggans, et, du haut de la crête où pour la première fois ils avaient aperçu Cinq-Doigts, ils se lancèrent en une descente éperdue à travers la plaine et sur la glace jusqu'à mi-chemin du Doigt-Médian. Cependant, lorsque certain jour Dominique, en rentrant, annonça du ton le plus calme qu'il avait entendu pépier une fauvette dans les broussailles du marécage, Marie poussa un petit cri de joie et les yeux de Josette s'illuminèrent.

C'était l'annonce du printemps. Un ou deux jours après, Pierre constata que le poil des lièvres à raquettes devenait couleur de rouille. Puis ils découvrirent les premières traces d'un plantigrade écervelé, que la faim

avait éveillé comme une marmotte et qui, à peine sorti de son repaire, avait dû en chercher un autre en voyant son ombre sur la neige.

Bientôt il y eut plus de soleil dans la matinée et moins de froid au crépuscule et, avant même que la croûte de neige commençât à fondre, Daniel rapporta un rameau de peuplier pour montrer aux autres le gonflement des bourgeons qui semblaient prêts à éclater.

« Je ne les ai jamais vus plus gros, dit-il. Cela veut dire que le printemps n'est pas loin. »

À l'arrivée du premier rouge-gorge, Josette déclara à son mari qu'elle sentait déjà le parfum des fleurs. C'était un oiselet de triste mine qui avait froid aux pattes et paraissait désappointé devant l'aspect gelé du monde : il se percha quelques minutes sur la poutre maîtresse du toit, puis s'envola.

Bientôt la neige commença à fondre sur les pentes exposées au soleil, après quoi la métamorphose s'accéléra. En avril s'éleva sous bois un murmure constant et croissant : l'hymne du rassemblement, des eaux. Les prairies basses furent inondées, des ruisselets s'enflèrent en torrents, les étangs et les lacs débordèrent, et le mince filet d'eau qui passait tranquillement au voisinage des cabanes se transforma en énergomène querelleur, écumant, se précipitant en folie vers le Doigt-Médian.

À huit cents mètres plus loin se trouvait un cours d'eau plus important dont le rugissement leur parvenait comme celui d'une cataracte. Cette musique superbe agissait comme un tonique sur Daniel et ses amis. Dans son optimisme et son amour de la vie, il expliquait ses sensations en déclarant :

« Il est bon d'avoir un hiver long et froid pour mieux apprécier le printemps. »

En l'espace d'une nuit et d'un jour, les oiseaux reparurent... rouges-gorges pimpants, heureux d'avoir quitté le Sud indolent, merles, oiseaux-chats et toutes sortes de fauvettes et de passereaux possédant les voix les plus douces parmi les chanteurs du printemps.

Le sol se souleva sous la poussée des racines et l'éclosion des germes : les premières fleurs jaillirent ; les bourgeons de peupliers crevèrent en feuilles duvetées. Du matin au soir, Daniel et Dominique travaillaient à défricher les lopins de terre grasse et riche qu'ils voulaient ensemercer cette année.

Vers cette époque, Daniel exprima une pensée qui avait grandi dans sa tête pendant tout l'hiver. Il se tenait avec Josette à l'extrémité de la crête d'où pour la première fois ils avaient aperçu Cinq-Doigts.

« Sainte-Anne n'a jamais été un pays aussi beau que celui-ci, dit-il.

– Non, confirma Josette, pas même avant qu'on eût abattu les bois. »

Il lui prit une main qu'il serra doucement dans la sienne, et Josette posa sa joue contre son épaule, de façon à lui permettre de toucher des lèvres sa chevelure luisante. Il aimait à l'embrasser ainsi.

« J'ai fait un rêve », dit-il d'une voix un peu étrange, à cause de la nature de son secret et parce qu'il prévoyait combien cet aveu allait enthousiasmer sa compagne. « Si je ne t'en ai pas parlé, j'y ai du moins beaucoup pensé. Ne trouves-tu pas qu'une petite église ferait bien dans le tableau, là-bas, à l'endroit où l'extrémité de la forêt toujours verte touche le Doigt-Médian ?

– Une église ! » murmura Josette, avec un battement de cœur soudain.

« Oui, une église, répéta Daniel en riant doucement. Et plus loin, dans ce bout de pré vert, quel site idéal pour

construire une maison à notre vieil ami Napoléon Dufresne, à Sarah et à tous leurs enfants ! Et il y a place aussi pour les Clamart et pour Jean Croisset et sa femme. Nous sommes ici dans une grande région où abondent les fourrures et le gibier, où nous foulons une terre très fertile, et je trouve injuste de la garder tout entière, douce amie. »

Du seuil de sa cabane, à quelque distance de là, Marie Beauvais se demanda en quel honneur Josette jetait tout à coup ses bras au cou de son mari et l'embrassait.

Daniel, le cœur rempli de joie, ne se doutait guère qu'avec la réalisation de ses rêves la tragédie ferait son entrée dans ce paradis sauvage.

II

La scierie

Cinq ans après, Simon Mac Quarrie et Herman Vogelaar arrivèrent à Cinq-Doigts. Ils formaient un contraste bizarre mais aimable. Simon était un Écossais grand et svelte, avec une figure mince qui ne riait guère et semblait faite de silex. Son compagnon était un Hollandais court et replet comme une bonbonne, avec une figure ronde et lisse et des yeux de faïence : il soufflait au moindre effort, infirmité qui, au dire de Simon, provenait de ce qu'il mangeait trop.

Camarades d'enfance, depuis une trentaine d'années ; dans une petite ville de l'Ontario, ils s'étaient associés pour chercher du bois ou des mines, et avaient mis quelques sous de côté au cours des années. Herman était veuf ; sa fille unique, Gertrude, avait épousé à Québec un certain Jérémie Poulin, cousin des Clamart et habitant actuellement à Cinq-Doigts. C'était la première visite d'Herman. Venu pour voir le dernier-né, il avait amené Simon avec lui.

Dès l'instant où les yeux malins de Simon se posèrent sur le défrichement, le hameau et les doigts d'eau qu'enfonçait

le lac dans les terres, il commença à concevoir des pensées dont il ne se pressa point de faire part à Herman.

Les années avaient amené quelques changements à Cinq-Doigts. Les cabanes d'une seule pièce construites par Daniel et Dominique avaient fait place à des maisons plus grandes, bâties en poutres bien équarries, au milieu de jardins à fleurs et de potagers enclos de pierres blanchies à la chaux.

Josette, qui frisait la quarantaine, demeurait svelte et jolie, et Daniel l'aimait plus que jamais, en dépit du gros désappointement qu'il refoulait dans son cœur. Il aurait voulu des enfants. Il chérissait les bambins avec passion ; mais Joe, solide gaillard de quatorze ans, était leur seul et unique rejeton.

D'autres enfants étaient venus à Marie et Dominique ; d'abord un couple de jumeaux, Louis et Julie, puis trois bébés à échéances régulières, Aimé, Philippe et Dominique : à chaque fois Marie devenait plus grosse et plus gaie, et elle commençait à se creuser la tête pour trouver un nom au prochain.

Cependant Daniel était heureux d'être entouré d'enfants, même s'ils n'étaient pas à lui. Napoléon et Sarah Dufresne étaient venus avec trois bambins et avaient construit leur cabane à peu de distance. Jérémie et Gertrude avaient un bébé ; et au bord de la verte prairie que Daniel avait montrée à Josette voilà cinq ans se dressaient maintenant les maisons de Jean Croisset et de Téléphore Clamart, et Aleck Clamart faisait la cour à Anne Croisset. Le jeune amoureux complotait avec Daniel de bâtir une maison l'an prochain quand il aurait fait une nouvelle saison comme trappeur.

Juste à la pointe de la forêt toujours verte, selon la promesse de Daniel, se dressait la chapelle de rondins où la petite communauté se réunissait tous les dimanches, et où le père Albanel, missionnaire errant des forêts, venait une fois par mois et quelquefois deux.